Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

CRC

« *Je te disais tout à l'heure de prier avant même de croire en Dieu. Ainsi ai-je fait lorsque j'ai commencé à me rendre compte, à entrevoir que la religion catholique n'était peut-être pas une absurdité. J'ai fait souvent cette prière :* "***Mon Dieu, si vous existez, faites-vous connaître à moi***." *Tu peux la faire aussi. Je ne me connais qu'un mérite dans ma vie, c'est qu'après avoir fait quelque temps cette prière, me trouvant dans la disposition très sincère d'embrasser de toute mon âme la vérité si je la trouvais, d'avoir employé le moyen propre à la découvrir. Voulant connaître une science, une langue, on prend un professeur : voulant connaître la religion et être éclairé sur les difficultés qui me semblaient insolubles, j'ai cherché un professeur, comme pour une autre connaissance. Je me suis adressé à monsieur l'abbé Huvelin, ancien élève de l'École normale que je savais très savant ; il demeure rue de Laborde, n° 6. Seulement, je te dirai par expérience que, pour trouver Dieu, la pureté du cœur, la chasteté aident beaucoup. Je te le dis par expérience : quand la volonté enchaîne le corps, l'âme prend des ailes pour monter vers la vérité. Je t'ai fait ma confession. Adieu, mon bien cher ami. Pardon de ce long griffonnage et des fautes d'orthographe, je n'ai pas le temps de relire.*[1] »

Ainsi, il a cherché Dieu comme il avait préparé son expédition marocaine, avec le même sérieux, la même précision.

Le 14 août 1901, il écrit à Henry de Castries, son ancien compagnon de Pont-à-Mousson, légitimiste, défenseur de l'Église et cependant encore incroyant :

« *Pendant que j'étais à Paris, faisant imprimer mon "*VOYAGE AU MAROC*", je me suis trouvé avec des personnes très intelligentes, très vertueuses et très chrétiennes. Je me suis dit que peut-être cette religion n'était pas absurde. En même temps, une grâce intérieure extrêmement forte me poussait. Je me suis mis à aller à l'église, sans croire, ne me trouvant bien que là, et y passant de longues heures à répéter cette étrange prière :* "***Mon Dieu, si vous existez, faites que je vous connaisse***." *L'idée me vint qu'il fallait me renseigner sur cette religion, où peut-être se trouvait ce dont je désespérais. Et je me*

(1) Lettre à son cousin Louis de Foucauld du 28 novembre 1894.

le jour de Noël. Parmi toutes ces résolutions, la plus développée est celle qui concerne la Très Sainte Vierge.

« Dispositions relatives à Marie. »

« ***1º Donation universelle à Marie :***

“ *Je me propose d'entretenir en moi la volonté de donner à Marie toutes mes actions, toutes mes prières, toutes mes souffrances, toutes mes œuvres satisfactoires, toute ma vie spirituelle, afin qu'elle offre tout à Jésus.*”

« ***2º Union à Marie :***

« *1. Union de toute ma vie et de toutes mes œuvres à Marie :* “*Je me propose d'entretenir en moi la volonté de faire et de souffrir toutes choses avec Marie, par Marie et en Marie.*”

« *2. Union à toute la vie et à toute l'œuvre de Marie :* “*Je me propose d'entretenir en moi la volonté d'être uni dans toute ma vie spirituelle et tout mon apostolat à Marie tout entière, à toute sa vie intérieure et à toute son œuvre.*”

« ***3. Transformation en Marie :***

« “ *Je me propose d'entretenir en moi la volonté de travailler à me transformer en Marie, pour devenir une autre Marie vivante et agissante, de transformer par elle et en elle mes pensées, mes désirs, mes paroles, mes actions, mes prières, mes souffrances, toute ma vie et ma mort.*”[1] »

(1) *Cahiers Charles de Foucauld* nº 13, 2e trimestre 1949.

comme écœuré, – quoique dans sa charité il ne parle pas ainsi ! – par la grossièreté des mœurs de ce peuple.

À des militaires, il dira aussi : « *On se croirait dans un camp d'apaches !* [1] » C'est pourquoi « *c'est tellement bon de voir un Français, un chrétien, qui lui, tout de même, a une vie morale et une discrétion de mœurs qu'il n'y a pas parmi ces gens* ».

À Raymond de Blic, il écrit le 9 décembre 1907 :

« *Si dans les pays chrétiens, dans des pays où comme en France il y a tant de bien, il y a tant de mal, pensez à ce que peuvent être ces pays où il n'y a pour ainsi dire que du mal, d'où le bien est à peu près totalement absent. Tout y est mensonge, ruse, duplicité, convoitises de toutes espèces, violence, avec quelle ignorance et quelle barbarie ! La grâce de Dieu peut tout, mais en présence de tant de misères morales, de l'abîme qui sépare les âmes de ce qu'elles devraient être, de ce à quoi les appelle leur vocation éternelle, on voit bien que les moyens humains sont impuissants et que Dieu seul peut opérer une si grande transformation. Prière et pénitence. Plus je vais, plus je vois là le moyen principal d'action sur ces pauvres âmes* [...].

« *Enfin, ma présence au milieu des infidèles les familiarise avec les chrétiens et particulièrement avec les prêtres, fait tomber bien des préjugés, les apprivoise, les met en confiance. Si Mimi* [sa sœur], *si vous, si entourés, seriez heureux de me revoir, combien ne le serais-je pas, moi, seul au milieu des sauvages !* »

Et il ajoute : « *Vous sentez bien que ce ne sont pas les gens au milieu desquels je vis, qui sont faits pour vous faire oublier. Plus le temps s'écoule, plus on les connaît, plus on les voit mauvais ! Et plus aussi le souvenir de ceux qu'on aime, et qui sont si bons, revient, doux et fort, plus la séparation coûte.* [2] »

Dans cette sauvagerie, frère Charles de Jésus a le mérite de discerner les dons naturels qui pourront permettre une lente éducation. Il avance pour Jésus, pour qu'Il règne là. Et quand le Sacré-Cœur

(1) Au colonel Sigonney, le 3 juin 1910, et au capitaine Charlet, le 1er mars 1912, *in* Georges Gorrée, "*AMITIÉS SAHARIENNES*", éd. Arthaud, Paris, 1946, t. II, p. 204 et 329.

(2) Lettre à Raymond de Blic, 9 décembre 1907.

rayonnera de ses Tabernacles, ces hommes durs et incultes se civiliseront. Animé par cette volonté purement surnaturelle, le Père de Foucauld va exercer une influence d'abord imperceptible, puis de plus en plus grande.

On sait l'importance que l'exemple et le rayonnement silencieux ont pour lui : ne s'est-il pas converti en voyant la foi de sa cousine Marie de Bondy, son amour de Dieu ! Chaque fois qu'il la voyait, cela lui faisait du bien. Aussi veut-il maintenant montrer, non sa propre personne, mais le Sacré-Cœur surmonté de la Croix qu'il arbore avec fierté sur sa poitrine.

Pour imiter Notre-Seigneur, il se fait le serviteur de tous :

« *Résider dans le pays est bien ; on y a de l'action même sans faire grand-chose parce qu'on devient du pays ; on y est si abordable ; on y est si tout petit.* »

C'est vraiment là son idéal ! Il exerce sa charité, distribuant provisions, menus cadeaux et soins. Et par-dessus tout, il garde toujours le sourire, suivant le conseil qu'il donne lui-même au protestant docteur Hérisson :

« *Je ris toujours, je montre mes vilaines dents ; ce rire met de la bonne humeur chez le voisin, l'interlocuteur, il rapproche les hommes, leur permet de mieux se comprendre ; il égaie parfois un caractère assombri : c'est la charité.* »

Quelle vie de sacrifice et de dépouillement ! Mais le bon plaisir de Dieu exigera de lui encore plus, et il s'y conformera volontiers, devenant pour le Christ comme une humanité de surcroît, dans la sainteté parfaite où le cœur de l'apôtre ne fait plus qu'un avec celui de son Seigneur.

ANÉANTISSEMENT.

Paul le quitte le 17 mai 1906. Paresseux, lent et sot, sa conduite est devenue si déplorable que le Père doit le renvoyer. Heureusement, son ami Motylinski[1], interprète tant en arabe qu'en berbère, arrive pour apprendre auprès de lui le dialecte touareg. Le 2 août, ils

(1) Adolphe de Calassanti Motylinski (15 février 1854 – 3 mars 1907). Il meurt du typhus à Constantine, sans avoir pu achever son travail. Le Père de Foucauld publiera son propre dictionnaire touareg-français et ses autres ouvrages, sous le nom de son ami, comme à titre posthume.

m'aime beaucoup, me trouve parfait, mais ne veut plus entendre parler de moi comme subordonné et déclare me lâcher à fond.[1] »

Rendons cette justice à Lyautey : durant son passage de quelques semaines au ministère de la Guerre (de décembre 1916 à mars 1917), une de ses premières décisions sera d'ordonner à Laperrine de retourner au Sahara. C'était le 7 janvier 1917, un mois après l'assassinat du Père. Ce grand connaisseur d'hommes avait compris que, seul, Laperrine pouvait conserver l'immense domaine saharien français, au cœur de notre Empire africain, après la disparition du Marabout chrétien.

Lyautey « a-t-il au moins conquis un Empire à la France ? A-t-il élevé des peuples à la civilisation véritable ? Point ! Il est venu, il a vaincu, il a rouvert des marchés [...]. Il n'a pas travaillé pour la France. A-t-il travaillé pour le Maroc ? L'oubli et le vide dans lesquels il tombera soudain lui montreront la vanité de sa gloire. Et le Maroc indépendant ne voudra même pas garder ses cendres. Dans son islam inchangé, il n'aura gagné par Lyautey qu'un vernis de civilisation moderne [...]. La fausse religion, les vices, le primitivisme, là comme ailleurs en Afrique, reprennent possession de ces pays que nous n'avons pas voulu convertir d'abord et coloniser à fond, en nous les attachant pour toujours comme des fils que leurs pères élèvent lentement jusqu'à les rendre en tout semblables à eux, définitivement.[2] »

Car la méthode Lyautey a prévalu. Notre empire a été doté de biens matériels. On a tout enseigné à ces peuples, excepté la religion chrétienne. La République a organisé l'école sans Dieu, favorisé l'islam et travaillé contre l'intérêt de la France...

UNE CHRÉTIENTÉ À FONDER.

Pourtant, le Père de Foucauld avait indiqué la voie à suivre.

Dès 1905, il détaillait à Suzanne Perret son service missionnaire, après avoir brossé un tableau réaliste du monde musulman :

« *Je suis en présence de populations universellement musulmanes, ayant toutes une foi profonde, unie à une grande ignorance, et à une vie très matérielle, très vicieuse, très pécheresse, avec un grand mépris*

(1) Lettre de Laperrine du 10 juillet 1906, *in* LAPERRINE, G. Gorrée, p. 244.
(2) CRC n° 107, juillet 1976, *LA MISSION CATHOLIQUE DE LA FRANCE*, p. 11.

même traitement attend les fidèles et les déserteurs, les soumis et les rebelles...

« *Ne pas chasser les indésirables, c'est laisser des ferments de troubles, faibles dans le début, se développer et produire leur plein effet, qui peut être très grave et atteindre la pleine rébellion...* ***Traiter de puissance à puissance avec des chefs ennemis ou rebelles, c'est les grandir infiniment et se diminuer d'autant***...[1] »

Le 6 septembre, il avertit Lyautey du péril imminent, ne cachant pas son angoisse : Alger ne fait rien pour vaincre la rébellion !

« *Je vous écris aujourd'hui pour vous dire que les choses ne vont pas aussi bien sur la frontière algéro-tripolitaine, et qu'il s'y produit une action senoussiste-turco-allemande qui, si on ne l'arrête pas, s'étendra vite au Sud-algérien et tunisien, au Nord-Est de l'Afrique Occidentale Française et de même au Tafilalet et à des parties du Sud-marocain. Après avoir chassé, souvent sans combat, les Italiens du Fezzan, les senoussistes, armés et munis d'argent par l'action turco-allemande, riches des fusils, des canons, des munitions abandonnés par les Italiens, se sont organisés et préparés, tout en donnant aux Français des assurances pacifiques. Levant le masque, en mars dernier, ils se sont jetés à l'improviste sur notre poste de Djanet et l'ont pris, après quinze ou vingt jours de siège, faisant prisonniers les cinquante hommes de garnison. Une colonne de cinq cents hommes reprit Djanet en mai, après trois jours de dur combat contre eux. L'ennemi se retira en bon ordre et s'enferma à Rât, où défense fut faite à la colonne de l'attaquer* (*pour ménager, dit-on, les susceptibilités italiennes*).

« *À l'abri de la frontière italienne, devenue pour eux un rempart sûr, les senoussistes prirent de nouvelles dispositions, attaquèrent les convois et les courriers en arrière de notre colonne, menacèrent des postes établis sur son flanc, rendirent son ravitaillement difficile et massèrent des forces à proximité de sa ligne de retraite. Notre colonne, pour conserver Djanet repris, aurait eu besoin de renforts qu'elle ne reçut pas.*

« *Craignant une attaque sur ses arrières et ayant besoin de toutes ses forces pour lui résister, elle évacua Djanet et se replia*

(1) *Amitiés sahariennes*, t. I, p. 252.

« *Aujourd'hui, il paraît donc probable que, selon la coutume, le Père de Foucauld a été sommé d'abjurer ; il paraît certain que l'assassinat ne suivit pas immédiatement le refus : l'arrivée des méharistes de Motylinski fut la cause déterminante de la mort. L'idée primitive était de faire prisonnier le Père de Foucauld ; l'occasion s'offre de le tuer, et on le tue, de peur qu'il ne s'échappe ou qu'on ne le délivre. Cependant, la haine du chrétien ne saurait être considérée comme étrangère à ce drame, et le domestique Paul est de cet avis, puisque, dans sa déposition, il dit qu'on l'a menacé de le tuer, lui aussi,* "***comme mécréant***" (***kafer***).[1] »

Notre Père précise : « ***Kafer***, en arabe coranique, ne signifie pas "***mécréant***" mais "***apostat***". Cette mienne interprétation se vérifie exactement en la circonstance, puisque Paul Embarek avait été catéchisé et qu'il avait servi la Messe du Père ! On comprend qu'il n'ait pas aimé insister, et qu'il ait même commencé par passer sous silence cette circonstance majeure de la mort du marabout... dont il aurait dû partager le sort ! »

Le Père de Foucauld est mort martyr non seulement de la foi, mais encore de la charité. Bazin ajoute en effet : « *Il faut remarquer encore que le Père de Foucauld, ayant construit le fortin pour que les pauvres gens du village fussent à l'abri avec lui, ne voulut jamais les abandonner, et que c'est donc de sa charité obstinée qu'il est mort.*[2] »

L'HOSTIE NE RAYONNERA PLUS SUR LE HOGGAR.

René Bazin écrit encore : « *Lorsque les gens du rezzou se furent retirés, du côté de Debnat* (*ouest de Fort-Motylinski*), *les corps des victimes ne restèrent pas longtemps abandonnés. Les Harratin, n'ayant plus peur, s'approchèrent et inhumèrent les victimes dans le fossé du fortin, à quelques mètres de l'endroit où était tombé le Père de Foucauld. Le corps de celui-ci ne fut pas débarrassé des liens qui tenaient les bras attachés, mais après l'avoir déposé dans la fosse, les Harratin, qui savaient que les chrétiens mettent les morts dans un cercueil, disposèrent autour du cadavre des pierres, des feuilles de papier et des fragments de caisses en bois. Puis ils murèrent la porte du fortin.*

(1) Bazin, éd. 2003, p. 497-498.
(2) Bazin, éd. 2003, p. 498.

de Mgr Richaud. Enfin Mgr Le Couëdic nous adopta. Je quittai sur sa parole la Normandie pour la Champagne. "*Vous vous y enterrerez et plus tard quelque chose poussera...*", m'avait-il dit.[1] »

MOINES-MISSIONNAIRES DANS L'ESPRIT DU PÈRE DE FOUCAULD.

Le Père Théry reconnaissait que le Père de Foucauld attendait encore de vrais disciples : « La place reste vacante, du fait de l'orientation très contestable, en tout cas très éloignée du but primitif, des Petits Frères et Petites Sœurs de Jésus »[2], fondés par le Père Voillaume.

Aussi notre Père pouvait-il nous écrire, le 5 octobre 1957 : « Quant au Père de Foucauld, vous recevrez de participer à son esprit. Je commence à ne pas douter que du haut du Ciel il va recevoir la charge de notre pauvre communauté et va y réaliser enfin ce qu'il a tant attendu et désiré sur terre. Mais soyons dociles ! »

Dans les huit jours qui suivirent la rencontre avec le Père dominicain, notre Père, notre seul fondateur, rédigea, « sans aucun labeur et pour ainsi dire d'une seule traite, sans rature », les cent vingt articles de la "*RÈGLE PROVISOIRE*" sous laquelle nous vivons depuis lors, en attendant d'obtenir un jour la reconnaissance canonique, à l'heure de Dieu.

La communauté des Petits frères du Sacré-Cœur de Villemaur prit racine en pleine communion ecclésiale, sous la houlette de Mgr Le Couëdic, évêque de Troyes, aux premières vêpres du jour centenaire de la naissance de Charles de Foucauld.

L'abbé de Nantes écrivait à ses amis « ***qu'abandonnant le professorat et un peu toutes les activités qui étaient mon lot jusqu'à ce jour, je me suis trouvé conduit par la Providence dans un ou plutôt trois villages des confins de la Champagne et de la Bourgogne, pour en être le curé. J'y recherche une certaine solitude, un certain silence, que l'humble ministère de campagne ne troublera guère***.

« ***C'est ainsi que le soir du 14 septembre*** [1958], ***nous avons commencé, quelques fils spirituels et moi, la psalmodie de l'office divin et ne l'avons***

(1) *APOLOGIA PRO VITA SUA*, CRC nº 110, octobre 1976.
(2) Notice (de mai 1960) de présentation de notre Règle.

prochain, et de trouver son accomplissement dans une "réciprocité de services". Cette charité, amour de Dieu, amour du prochain que Dieu a mis sur ma route, est à la base de tout l'ordre économique, politique et spirituel et la solution aux maux engendrés par l'individualisme de nos sociétés démocratiques.

Notre Père a élaboré la doctrine de cette œuvre que le Père de Foucauld appelait de ses vœux, afin de réagir contre la décadence de la France, qui le frappa tellement lors de ses voyages[1]. Certains cependant pourront se demander : quel rapport entre le combat de Contre-Réforme et celui du Père de Foucauld ? Voici la réponse : en ce combat, l'abbé de Nantes fut au Père de Foucauld ce que saint Paul fut pour Notre-Seigneur Jésus.

UN AUTRE PÈRE DE FOUCAULD.

Jésus n'a laissé aucun écrit. Le Père de Foucauld non plus. Il écrivait pour remédier à sa sécheresse dans l'oraison, mais ces milliers de pages manuscrites n'étaient pas destinées à la publication. Jésus a eu ses Évangélistes. Le Père de Foucauld a eu René Bazin, son "saint Luc". Celui-ci a mené son enquête, et rien ne peut remplacer, aujourd'hui encore, son "*CHARLES DE FOUCAULD, EXPLORATEUR DU MAROC, ERMITE AU SAHARA*".

C'est saint Paul qui a écrit ensuite la théologie de la Rédemption, du salut procuré par Jésus-Christ. De même, l'abbé de Nantes a établi que Charles de Foucauld était mort martyr, après l'avoir demandé à Dieu pendant vingt ans.

Ce martyre fut le sceau apposé par Dieu sur une vie passée dans la contemplation continuelle de Jésus sous son aspect le plus humble. Mais le Jésus de Nazareth est aussi le Fils de Dieu fait homme, le "*Christ total*", Maître de l'Histoire. C'est ce que l'abbé de Nantes ne cessa de prêcher à l'encontre des progressistes et des modernistes.

« C'est un cœur d'homme, écrit notre Père, c'est une volonté d'homme qui réintroduisent dans notre histoire la loi de Dieu, l'amour de Dieu comme une nouvelle force partout affrontée aux forces du mal. C'est un Lutteur divin qui annonce la victoire finale.

(1) Cf. Lettres à Joseph Hours.